W. R. BURNETT

TERREUR APACHE

roman traduit de l'anglais (USA) par Fabienne Duvigneau

Postface de Bertrand Tavernier



ACTES SUD

“L’Ouest, le vrai”
série dirigée et présentée par Bertrand Tavernier

L’histoire de l’Ouest américain et de sa conquête a suscité la plupart des grands mythes fondateurs de l’imaginaire américain et inspiré des milliers de films d’un genre fameux – le western – qui célèbrent les vastes espaces et la présence de “La Frontière”, font revivre les affrontements entre les Blancs et les “Sauvages” (avec leurs déclinaisons religieuses, raciales, génocidaires), entre la Loi et l’Ordre, l’Individu et la Collectivité. Ajoutons à cela une guerre civile d’une rare sauvagerie dont l’Amérique paie encore les conséquences…

Nombre de ces films qui sont de purs chefs-d’œuvre ont pour origine des romans non moins excellents. Mais la plupart furent ignorés, méprisés par les critiques de cinéma, et rarement publiés en français.

La série “L’Ouest, le vrai” veut faire redécouvrir ces auteurs aujourd’hui oubliés ou méconnus (du moins en France), dans des traductions inédites.

Tout à la fois films et livres, j’ai choisi ces romans pour l’originalité avec laquelle ils racontent cette époque, pour leur fidélité aux événements historiques, pour leurs personnages attachants, le suspense qu’ils créent… mais aussi pour leur art d’évoquer des paysages si divers dont leurs auteurs sont amoureux : Dakota, Oregon, Texas, Arizona, Utah, Montana… l’Ouest, le vrai, quel irrésistible dépaysement !

B. T.

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

1886. Arizona. Un chef apache, Toriano, s'enfuit de la Réserve et sème la terreur chez les colons. Les tactiques des Apaches rendent impossible de les combattre sans l'aide d'éclaireurs. Walter Grein, dont la ténacité est légendaire, est le meilleur d'entre eux. Accompagné de sa troupe d'anciens soldats et d'Indiens, il devra capturer Toriano avant qu'il ne mette le pays à feu et à sang. Mais les Apaches sont des guerriers hors pair aux ressources insoupçonnées.

Commence alors une poursuite haletante, traitée au scalpel, truffée de détails fascinants, historiquement justes, jamais politiquement corrects. Et Burnett n'a pas son pareil pour saisir la beauté des canyons, l'angoisse qui sourd de ces paysages rocailleux, la mélancolie des villages en pisé.

Transposé à l'écran (*Le Sorcier du Rio Grande*) et source d'inspiration du chef-d'œuvre de Robert Aldrich (*Fureur apache*), ce dernier combat contre les Apaches s'appuie sur des faits historiques. Mais surtout, ici tout est vrai, tout est humain, chaque personnage bouleversant dans son courage, ses faiblesses et ses contradictions. Un "western" qui honore le genre, au style impeccable.

W. R. BURNETT

William Riley Burnett (1899-1982) est un célèbre auteur de romans policiers. Après le succès de l'adaptation au cinéma de son livre Little Caesar *(*Le Petit César*, Gallimard, 1948), il travaille sur le scénario ou l'adaptation de près de cinquante films. Il est nommé pour l'oscar du Meilleur Scénario, en 1943, pour* La Sentinelle du Pacifique *de John Farrow, et au trophée de la Writers Guild of America, en 1964, pour* La Grande Évasion *de John Sturges. Avec sa double casquette, il publie en 1949* The Asphalt Jungle*, premier tome d'une trilogie, que John Huston adapte l'année suivante (*Quand la ville dort*, 1950). Les Mystery Writers of America lui ont décerné en 1980 leur grand prix, The Edgar, distinction réservée aux plus grands noms du genre.*

Déjà paru chez Actes Sud, dans la série "L'Ouest, le vrai" : Mi amigo *(2015) et* Saint Johnson *(2015).*

Voir les titres du même auteur en fin d'ouvrage.

Photographie de couverture : DR

Titre original :
Adobe Walls
Éditeur original :
Alfred A. Knopf, New York
© W. R. Burnett, 1953

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-05570-7

W. R. BURNETT

TERREUR APACHE

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Fabienne Duvigneau

Postface de Bertrand Tavernier

ACTES SUD

À Alfred Knopf
avec mes remerciements.

1

Le télégramme arriva à midi, adressé au chef des éclaireurs Walter Grein, Cortez Hotel, San Gorgonio, Arizona. Comme il s'agissait d'une affaire de l'armée à traiter en urgence, l'opérateur chargea son commis de livrer la dépêche sur-le-champ, et sans traîner – *muy pronto*.

Le jeune Mexicain haussa les épaules et partit d'un pas égal, quoique pressant l'allure plus qu'à l'ordinaire. C'était une chaude journée de printemps. Au loin, à l'horizon de la ville aux maisons en adobe écrasées sous le soleil, les montagnes couleur cuivre, trouées d'ombres bleues, semblaient bouger et reculer dans le chatoiement de l'air brûlant qui montait de la plaine hérissée de cactus. Le garçon au teint basané fredonnait tristement en cheminant pieds nus dans la poussière blanche de la rue.

Les Américains ! Toujours *muy pronto* !

L'ombre était fraîche dans le vestibule de l'hôtel, derrière les lourds stores en bois et les épais murs d'argile sèche, et le contact du carrelage lui parut délicieux. Il aurait aimé s'attarder, à l'abri de la fournaise. Mais le réceptionniste aux cheveux grisonnants lui tomba dessus, écouta à peine sa question

et répondit que M. Grein était en train de dîner dans la salle à manger.

Le jeune garçon s'avança lentement sur le dallage froid du couloir, marqua une pause à l'entrée de la pièce, ôta son chapeau et jeta un regard alentour, contemplant avec une admiration mêlée de stupeur les tables aux nappes à carreaux rouges et blancs, les carafes en verre scintillant, les assiettes ornées de motifs et les couverts en argent. Ça, c'était le luxe !

Bella, la Portugaise venue de San Francisco, responsable de la salle à manger, lui lança un coup d'œil agacé avant de se hâter dans sa direction. Cette femme-là n'était pas comme les Mexicaines. Hardie, avec une peau blanche, des yeux noirs et de longs sourcils sombres. Elle n'avait pas peur de regarder un homme en face. À ce qu'on disait, elle était âgée de trente ans. Trente ans ! Et pas de mari, malgré ses rondeurs et son joli visage. Peut-être les hommes hésitaient-ils à prendre une femme aussi téméraire, songea-t-il.

"Qu'est-ce que tu veux ?" lui demanda-t-elle sèchement en considérant son pantalon loqueteux et ses pieds sales.

Sortant le télégramme froissé de sa poche, il le lui montra et expliqua qu'il cherchait le destinataire.

"Il est là-bas dans le coin, dit Bella avec un geste de la tête. Vas-y. Mais vite, et tu ressors tout de suite. Sinon les gens perdront l'appétit rien qu'à te voir."

Loin de se sentir accablé, le garçon n'éprouva que du mépris. Étaient-ce là des manières quand une femme s'adressait à un homme ? Il releva le menton pour l'observer entre ses paupières mi-closes,

remarquant les longues boucles d'oreilles en or, les cheveux d'un noir de jais soigneusement arrangés, la bouche volontaire aux lèvres charnues, puis il se détourna et regarda vers le coin de la pièce. C'était l'individu qu'il avait croisé plusieurs fois récemment, au hasard des rues. Une fois, il l'avait vu sortir du cabinet du docteur Otero. Mais cet homme-là ne pouvait pas être malade. Impossible. Très grand, mince et sec, il avait de larges épaules et de longues jambes. Des cheveux blond pâle, comme une bière très claire, et des yeux semblables à deux billes de verre bleu – un vrai *Americano* qui n'inspirait aucune confiance au jeune garçon. Il était aussi inflexible, sûrement, que les contremaîtres *americanos* des équipes d'ouvriers mexicains travaillant à la construction du chemin de fer. Toujours plus vite, plus vite. *Muy pronto !*

Grein portait un costume sombre, avec une chemise empesée assortie d'une cravate lacet, et une montre à gousset attachée à son gilet par une chaîne en or. Il leva à peine les yeux quand le jeune Mexicain s'approcha, embarrassé et silencieux, en hésitant pour lui tendre la dépêche. Il le gratifia d'une pièce de vingt-cinq cents et le garçon, toute gêne envolée, se fendit d'un sourire rayonnant. Un *quarter* ! Beaucoup d'argent !

"Muchas gracias, señor", s'écria-t-il avec fougue. Après quoi il s'enfuit en courant, ravi de l'aubaine.

La Portugaise le suivit d'un regard dédaigneux, puis se tourna vers Grein. Il avait ouvert le télégramme et en prenait connaissance. Elle ne put cependant déchiffrer l'expression de son visage

ni son attitude. Jamais elle ne le perçait à jour. Un mur impénétrable. Il ne vous laissait qu'avec des suppositions. "Pourvu qu'il ne se soit rien passé de grave, pensa-t-elle, et qu'on ne le rappelle pas au poste militaire de Mesa Encantada." Il venait à peine d'arriver. Le docteur mexicain d'ici lui drainait une plaie dans le bras. Grein ne jurait que par lui et méprisait souverainement les *medicos* de l'armée.

Grein consulta sa montre, puis relut le télégramme :

> GRAVE INSOUMISSION. STOP. PORFIRIO A QUITTÉ RÉSERVE AVEC SOIXANTE HOMMES ET PLUS D'UNE CENTAINE DE FEMMES ET D'ENFANTS DIRECTION PROBABLE LE MEXIQUE. STOP. TORIANO PARTI AUSSI AVEC UNE VINGTAINE DE JEUNES GUERRIERS POSITION INCONNUE PEUT-ÊTRE EN ROUTE VERS L'OUEST. STOP. APACHES TRÈS AGITÉS REVENEZ IMMÉDIATEMENT.
>
> OSMAN POWELL,
> Capitaine de cavalerie US
> 5 avril 1886
> Mesa Encantada, Arizona

Abandonnant le café qu'il n'avait pas fini, Grein se leva, jeta un *quarter* sur la table et sortit de la salle à manger. Bella comprit aussitôt que quelque chose n'allait pas et elle le rattrapa dans le couloir, où ils pouvaient parler sans attirer inutilement l'attention.

Là, elle attendit qu'il prenne la parole.

"Je dois retourner là-bas, dit-il. On a des ennuis."

Bien qu'elle sût qu'il ne servirait à rien de discuter, elle ressentit une déception si forte que les larmes lui montèrent aux yeux.

"C'est le Grand Bal ce soir, dit-elle. Le premier de la saison.

— Eh bien, celui-là se fera sans moi", répondit Grein, cachant tant bien que mal son dépit. Ils avaient eu deux nuits ensemble, c'était déjà ça.

"Et ma nouvelle robe ! reprit Bella, au désespoir.

— Bilke t'emmènera peut-être danser au *baile*.

— Ce vieil imbécile ? Comment il a pu trouver assez d'argent pour s'acheter cet hôtel… !

— Au revoir, Bella.

— Mais ton train… quand vas-tu… ?

— Je vais réquisitionner une locomotive et un wagon de marchandises pour me conduire au terminus de la voie ferrée. De là, je traverserai le grand Bassin à cheval. Ça me fera gagner deux jours.

— Ce n'est pas un peu dangereux, chéri ? demanda Bella en ouvrant de grands yeux.

— Non. Ça ira. Allez, salut. Faut que je file.

— Je garderai ma robe pour quand tu reviendras.

— Comme tu voudras. Qui sait ? Je finirai peut-être par en avoir assez de tout ça. Je changerai de métier et je mènerai une vie sans histoires en gagnant un paquet de pognon.

— J'en doute, fit Bella. Et puis, après tout, ça me plaît comme ça. Avoir toujours quelque chose à attendre…"

Ils échangèrent un long regard, tous deux se comprenant intimement, puis Grein tourna le dos et s'éloigna dans le couloir où la pénombre retenait

un peu de fraîcheur. À l'accueil, M. Bilke, qui avait pris la place de son employé et siégeait de toute sa corpulence derrière le comptoir, tendit sa note à l'homme de l'Ouest sans éprouver une once de regret. Un jour, songea-t-il avec espoir, les Apaches auraient la peau de ce gaillard. Et peut-être qu'alors les choses avec Bella prendraient un tour différent.

2

Grein prépara son départ, méthodiquement et avec efficacité, mais sans hâte – les combats ne se perdent-ils pas dans la précipitation ? Il se rendit d'abord au dépôt ferroviaire afin d'expliquer au chef de gare ce qu'il attendait tout en signalant, preuves à l'appui, la nature officielle de sa requête ; puis, traversant la grand-rue dont la terre se soulevait en poussière, il entra dans la grange à bestiaux de Mangum & Tuttle et choisit un petit hongre bai, robuste et trapu, ainsi qu'une selle et une bride de seconde main ; en face, chez Oviedo, il acheta un stetson, une chemise de coton à carreaux, un pantalon en velours côtelé et une paire de bottes ; enfin, il se procura un colt 45 et une carabine à répétition Winchester chez un armurier. Il se changea dans la grange, ayant pris avec lui son bagage, et Mangum promit de rapporter la valise à l'hôtel où elle serait consignée le temps qu'il faudrait, jusqu'à son retour.

Il offrait une tout autre apparence lorsqu'il ressortit dans la rue, avec son chapeau à larges bords, son étroit pantalon de velours retombant sur ses bottes, le revolver qui se balançait contre sa hanche et la carabine à répétition calée au creux de son bras.

Sur le chemin de la gare, il croisa un voyageur de commerce avec lequel il avait échangé quelques paroles à l'hôtel. L'homme le dévisagea d'un œil ahuri. Moins d'une heure auparavant, ce grand type blond portait chapeau melon, manteau noir à la coupe respectable et chemise amidonnée.

"Où vas-tu donc ainsi, l'ami ? demanda le voyageur sur un ton enjoué. Chasser l'ours ?

— Tout juste, répondit Grein. L'ours à peau rouge."

Assis sur la selle au cuir fatigué, Grein fumait une cigarette dans le vieux wagon de marchandises qui tressautait sur le ballast. Près de lui, le hongre mâchait calmement son foin et, de temps à autre, le considérait de ses yeux sombres comme pour évaluer en toute sérénité la nature de ce nouveau maître. Grein adressa un clin d'œil au cheval. Chuck, il s'appelait. C'était le genre d'animal qui lui plaisait. Rien ne le perturbait. Il prenait les choses comme elles venaient, sans se départir de son regard placide.

"Pourvu que tu ne finisses pas dévoré par les Apaches, Chuck, pensa Grein. Ils aiment bien la viande des chevaux à large croupe. Moi aussi, j'espère que je ne tomberai pas entre leurs mains, sauf qu'ils ne me mangeraient pas, à moins d'avoir une sacrée faim – ils se contenteraient de m'arracher le foie pour faire leur médecine."

Grein ricana pour lui-même. Ces crétins d'Apaches, quelle bande de brutes. Pourquoi ne se tenaient-ils pas tranquilles, comme les Pueblos et les Navajos ? Bien sûr, les Pueblos avaient toujours

été un peuple doux et paisible, même avant l'arrivée des Espagnols, mais les Navajos semaient la terreur autrefois, comme ces brutes d'Apaches. À présent qu'ils s'étaient enfin calmés, ils vivaient dans la prospérité. Parbleu, ils étaient plus riches que les Blancs au Nouveau-Mexique. Avec de grands troupeaux de moutons bien gras qui donnaient de la laine fine, des bijoux d'argent et de turquoise, des couvertures magnifiques. Mais les Apaches, eux, n'avaient rien, hormis le ressentiment qui leur rongeait les tripes et la vermine grouillant dans leurs cheveux.

"Qu'ils aillent au diable", dit Grein ; et il cessa de penser à ces sauvages, préférant se remémorer les deux jours qu'il venait de passer à San Gorgonio. Un instant plus tard, un large sourire s'épanouissait sur son visage buriné, tanné par le soleil. Isabella ! Quelle femme ! Une vraie, une adulte qui savait ce qu'elle voulait et se donnait les moyens de prendre son plaisir. Pas une petite Mexicaine effarouchée et sèche comme un piment, à l'affût d'une occasion de se faire la belle. Grein fredonna doucement une vieille chanson californienne : *Mi bonita Portuguesa*. Puis, d'une voix forte, il entonna la version en anglais.

Oh, ma jolie Portugaise…

Chuck leva les yeux du tas de foin. Devant le regard réprobateur de l'animal, Grein partit d'un éclat de rire.

"Tu entendras bien pire que ça avant la fin de cette aventure, Chuck", pensa-t-il dans le wagon qui cahotait et bringuebalait sur les rails.

Le soleil se couchait quand le convoi s'arrêta à San Juan, terminus de la ligne. Le train régulier, celui qui desservait la petite ville une fois par semaine, ne devait pas arriver avant quatre jours, et les gens, intrigués par la fumée de la locomotive qu'ils avaient aperçue depuis le fond de la plaine, se pressaient autour de la gare en briques sèches.

Ces Mexicains ne voyaient que rarement des *Americanos*, mis à part les conducteurs du train. Intimidés, ils regardèrent Grein en silence tandis qu'il faisait sortir son cheval.

Grein adressa un signe au mécanicien. Celui-ci sourit en retour et lança "Bonne chance !" avant de se pencher sur son levier et d'actionner la marche arrière pour retourner à San Gorgonio. Assailli de questions par les Mexicains, qui le connaissaient bien, il secoua simplement la tête en répondant qu'il ne savait rien. Personne ne s'approcha de Grein. Mais chacun braquait les yeux dans sa direction.

Grein sella le cheval, sans se préoccuper de ces visages curieux tournés vers lui, enfourcha sa monture puis, après avoir descendu le talus, gagna le bosquet de créosotiers et de mesquites au-delà duquel s'étendait une langue de sable. Le Bassin désertique commençait trois kilomètres plus loin. Il ne comptait pas s'y engager avant la nuit, non seulement à cause de la chaleur, mais aussi parce que les Apaches s'étaient sans doute éparpillés dans toute la région, au nord ou au sud de l'étroite dépression, et qu'on avait davantage de chances de leur échapper à la faveur de l'obscurité. Si Chuck était un animal solide et fiable, ainsi qu'il le paraissait, Grein

pensait atteindre Mesa Encantada aux environs de dix ou onze heures le lendemain matin.

Il avança en terrain sableux pendant près d'un kilomètre, puis grimpa à mi-pente afin de jouir d'une meilleure vue sur le panorama qui s'ouvrait devant lui. Le soleil était tombé, et l'ouest s'embrasait de rose, d'or et d'orange ; mais du côté est, où se trouvait Mesa Encantada, la nuit noyait déjà les collines dans un voile de gris sombre et de lavande, dont émergeaient les buttes de roche rouge et les sommets encore éclairés. Enfin, le flamboiement disparut à l'est, comme si quelqu'un avait éteint le soleil d'un coup, et de pâles étoiles clignotèrent, blanches et pures dans le ciel.

Grein descendit de cheval, passa les rênes pardessus l'encolure du hongre et s'assit contre un monticule de terre en les gardant à la main. Ne connaissant pas encore Chuck, il ignorait comment celui-ci réagirait si quelque chose venait à le surprendre, un horrible bruit de crécelle entre les graminées, par exemple. Il commençait déjà à faire confiance à l'animal, mais seul le temps lui donnerait raison. Il se roula une cigarette sans cesser de jeter des regards vers le ciel de l'ouest, dans son dos, où subsistaient des traînées lumineuses peu à peu diluées dans les bleus et les verts plus sombres à présent que la nuit s'installait.

Il tira lentement sur sa cigarette, attendant l'obscurité. Devant lui, juste au-delà des dernières pentes herbues, le Bassin s'étirait jusqu'aux contreforts des collines, plat et effondré, tel le sol d'une planète morte. On y trouvait des rochers aussi larges que des

maisons, de profondes ravines calcaires, des amoncellements de sable soufflés par le vent, et de gigantesques cactus saguaros qui mesuraient trois fois la taille d'un homme à cheval, surgissant de cette désolation comme des croix aux formes torturées. En été, seuls les plus courageux s'aventuraient à le traverser. Celui qui se perdait pouvait dire adieu à la vie. La chaleur atteignait soixante degrés à midi, sans la moindre goutte d'eau à la ronde. Au printemps, ce n'était pas trop mal, la nuit comme le jour. Les Apaches surnommaient cet endroit la "Terre du Mal". Beaucoup de mauvaise médecine… D'après eux, les coyotes du Bassin étaient tous des animaux surnaturels, des esprits des morts, à la manière des loups-garous.

"Stupides Apaches, pensa Grein. Ce ne sont que des gamins. Comment des hommes, des adultes, peuvent-ils entretenir de telles idées ?"

Brusquement, il se leva et arma son fusil. Chuck avait tourné la tête, oreilles dressées. Quelqu'un arrivait à vive allure en fendant les buissons de créosotiers et de mesquites comme s'ils n'existaient pas. Trois cavaliers apparurent bientôt dans la semi-obscurité. À mesure que les silhouettes approchaient, Grein distingua, non pas trois hommes à cheval, mais toute une famille de Mexicains qui menait grand train pour gagner la ville à dos de mulets. Dieu sait combien ils étaient.

En l'apercevant, la femme poussa un hurlement et faillit glisser à terre.

"Madre dios", s'écria-t-elle avec désespoir. Les enfants aussi s'affolèrent, mais l'homme lança en

espagnol : “Taisez-vous ! C’est un *Americano*.” Il tira sur les rênes.

“Qu’est-ce qui se passe, *compadre* ? demanda Grein. Tu as des ennuis ?

— Plutôt, oui, répondit l’homme. Les Apaches.

— Tu les as vus ?

— Non, nous avons seulement entendu dire qu’ils s’agitaient, expliqua le Mexicain. Nous habitons loin de toute habitation.

— Sage initiative, fit observer Grein, tu as raison de veiller sur ta famille. Les Apaches se sont soulevés, en effet. File donc te réfugier en ville.

— Merci, *señor*, dit le Mexicain. Quant à moi, je n’ai pas peur de ces chiens. J’en ai tué plus d’un, autrefois.

— Occupe-toi de tes enfants, dit Grein. Nous, on s’occupe des Apaches. Mais attends un peu… Les gens de San Juan ne sont pas au courant. Va voir le marshal. Dis-le-lui. Il se chargera d’annoncer la nouvelle, calmement. Tu n’as rien à craindre à San Juan. Trop de monde.”

Le Mexicain s’inclina en soulevant son chapeau. Grein fit de même, puis la petite famille s’éloigna dans le crépuscule indigo, en direction des lumières de San Juan qui tremblaient au loin.

Il faisait très noir à présent, et les étoiles n’étaient que de minuscules clous de diamant au-dessus de la ligne sombre des montagnes qui se découpaient à l’horizon. Ayant laissé la petite ville de San Juan loin derrière lui, Grein s’avançait maintenant entre les gros rochers du Bassin. Quelque part au nord,

les coyotes aboyaient, un cri étrange, telle la voix de ce lieu calciné qui hurlait sa désolation dans la nuit.

Grein savait pourtant que l'endroit n'était pas désert. Simplement, on n'y trouvait aucun homme. Mais ça grouillait de vie, en réalité : serpents à sonnette, lézards et insectes de toutes sortes. Des lièvres traversaient sans peine, des souris nichaient dans les buissons, sans parler des nombreux faucons, des chouettes, parfois un aigle planant à des kilomètres de l'escarpement qui abritait son aire.

Ce paysage n'était pas silencieux non plus sous les étoiles, même par une nuit sans vent. On entendait d'infimes craquements, des soupirs, les piaillements aigus de petits animaux qui se battaient ou copulaient. Les hurlements des coyotes semblaient alors la voix de solistes au cœur de cette symphonie animale.

Chuck avançait tranquillement, les rênes sur l'encolure, et Grein ne doutait pas d'atteindre le but du voyage à l'heure prévue, voire plus tôt. Il ne croiserait probablement aucun Apache sur cette Terre du Mal, quoiqu'on ne pût jamais savoir, avec ces brutes. Ces gens-là étaient bizarres. Courageux comme des lions la journée, peureux la nuit, blottis autour de leurs feux pour se protéger des animaux-esprits et des démons de l'air. Pourtant, Toriano et ses guerriers auraient intérêt à passer par le Bassin. De là, ils pouvaient gagner la Big Sheep Range, à seulement quelques kilomètres de distance, et une fois installés sur ce terrain, il serait presque impossible de les en déloger. Des chevaux à voler, de quoi se nourrir en abondance. Non qu'ils en aient besoin. Un Apache survivrait à pied, seul, au milieu du Bassin

en plein été. Il tirerait parti de ce que lui offrait la nature, mieux qu'une sauterelle.

Grein commença à rouler une cigarette, puis se ravisa. Dommage qu'il n'ait pas emporté de tabac à chiquer. Mais après tout, il ne lui faudrait pas s'abstenir très longtemps. Quelques heures à peine.

Soudain, dans un grand battement d'ailes, une grosse chouette s'envola au-dessus de sa tête et le fit sursauter. Il raccourcit aussitôt les rênes, mais Chuck restait imperturbable.

"Tu es vraiment un sacré bon cheval, dit Grein. Ou alors, tu dormais debout."

Au nord, les coyotes se remirent à hurler.

Grein avançait à bonne allure. À mesure que les heures passaient, il admirait de plus en plus le petit hongre trapu qui marchait aisément, sans se fatiguer, et avalait du terrain en posant prudemment ses sabots entre les pierres, les cactus et les coulées de sable du Bassin. Les étoiles du début de la soirée s'étaient déplacées derrière Grein, qui poursuivait sa route vers l'est en même temps que la Terre tournait. Orion, bien que toujours haute dans le ciel, commençait à descendre. Ses deux astres les plus gros, Rigel et Bételgeuse, l'un bleu glacé, l'autre couleur d'or pâle, brillaient de tous leurs feux dans l'air pur du désert ; tandis que la ceinture de la constellation scintillait comme un plateau chargé de pierres précieuses. Au fond, silhouettées contre l'horizon, les crêtes sombres des Apache Mountains se dressaient dans la lumière bleutée qui tombait de la voûte céleste.

Chuck les entendit le premier et dressa les oreilles. Grein s'arrêta pour écouter. Un bruit étouffé, distant, mais on ne pouvait s'y tromper. Une troupe de cavaliers approchait, venant de l'est, légèrement sur sa gauche. Et pas si distante que ça, finalement. Grein se leva sur ses étriers pour mieux sonder l'obscurité environnante. Plissant les yeux, il finit par distinguer, quelques centaines de mètres plus loin, les contours d'un large défilé tracé par les eaux torrentielles qui descendaient de la montagne durant les violentes averses d'hiver. Pour un voyageur solitaire, c'était un piège. Pour un rassemblement de cavaliers, à qui leur nombre garantissait la sécurité, c'était un cadeau des dieux, le lit de sable dur et plat permettant de chevaucher à grande vitesse ; et comme le couloir filait droit vers l'ouest, on ne risquait pas de se perdre.

Le bruit enflait. Grein était quasi certain maintenant de se trouver en présence d'un corps de cavalerie régulière, parti de Mesa Encantada pour chercher Toriano. En règle générale, les "réguliers" ne s'aventuraient pas dans le Bassin, un endroit qui convenait mal au déplacement d'une troupe importante d'hommes à cheval. Trop de choses pouvaient leur arriver. Mais il s'agissait ici d'un cas particulier. Oui, c'étaient *sûrement* les réguliers. Quant aux Apaches, à moins d'être soûls, ou convaincus de ne courir aucun danger, ils voyageaient en silence, la nuit, et seulement s'ils ne pouvaient pas l'éviter. Les "Heures maléfiques", disaient-ils. Ils préféraient se terrer dans un coin jusqu'à ce que les premières lueurs de l'aube chassent les *tschindi*, les démons.

Grein resta assis en écoutant la cavalcade mais brusquement, Chuck fit frémir sa peau, dressa les oreilles, et secoua la tête par deux fois. Grein, comme son cheval, fut aussitôt en alerte. Tandis que le grondement des sabots s'amplifiait, il surprit une silhouette furtive qui longeait le couloir, à une cinquantaine de mètres du bord. Un éclaireur ! *Les Apaches !*

Des paroles brutales lui parvinrent, émaillées de grognements indistincts. Un rire sauvage s'éleva, tel un défi à la nuit. Combien étaient-ils ? se demanda Grein. Pas aussi nombreux qu'il ne l'avait cru au premier abord : vingt-cinq, tout au plus. Oui, c'étaient donc Toriano et ses jeunes fanatiques, et ils se dirigeaient vers la Big Sheep Range pour se mettre en lieu sûr.

Grein bougonnait intérieurement. Voilà qui sèmerait le chaos dans toute la région : poursuites interminables pendant des semaines, meurtres sauvages, chevaux en fuite, ranchs incendiés et pillés, hommes, femmes et enfants torturés. La terreur dans le quotidien paisible de la Western Slope.

Ces damnés Apaches !

Grein ne bougea pas, jusqu'à ce que le martèlement des sabots ne soit plus qu'un lointain murmure. D'après ce qu'il savait de Toriano – et il le connaissait bien, ce barbare sanguinaire, avec sa figure noircie par la poussière, son menton dur et obstiné –, celui-ci aurait sûrement placé quelqu'un à l'arrière-garde : un jeune sauvage mal dégrossi, qui crachait pour montrer qu'il n'avait pas peur de la nuit, avide de se bâtir une réputation afin de

pouvoir participer aux palabres de guerre avec les anciens et donner son avis.

Grein descendit de cheval et arma sa Winchester. Puis, les rênes sur l'épaule, il s'accroupit près d'un buisson de créosotiers, et attendit. S'ils étaient plusieurs, il les laisserait passer. Le plus souvent, il n'y en avait qu'un, loin en retrait derrière la troupe.

Bientôt, Grein l'entendit arriver. Son mustang avançait à pas rapide, le long du défilé. Une cible facile, presque impossible à manquer, avec la silhouette du guerrier qui se détachait dans la faible lumière des étoiles. Grein hésita, puis pressa la détente. Le cavalier éjecté de sa selle tomba en arrière, les mains crispées sur sa poitrine, et ne bougea plus. Il n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Le cheval s'arrêta, tournoya sur lui-même, perdu, affolé. Grein le chassa à grands cris en battant l'air de son chapeau. L'animal poussa un hennissement et fila rejoindre les autres.

"Attends un peu qu'ils le voient débarquer, dit Grein. Ça leur donnera matière à réfléchir."

Entraînant Chuck, qui n'avait ni tressailli ni émis le moindre bruit au moment de la détonation, Grein alla regarder l'Apache mort. L'homme gisait sur le dos, les jambes largement écartées. Il était presque nu, vêtu seulement d'un pagne et d'une veste de l'armée qu'il avait volée quelque part. Grein s'empara de son fusil, le lança contre un rocher, puis il lui arracha son sac-médecine et le fourra dans sa poche. L'Apache était jeune, pas plus de vingt ans, et Grein ne reconnut pas tout de suite le visage défiguré par un trait de peinture de guerre jaune.

“Willy ! s’exclama-t-il alors, stupéfait. L’un des domestiques de l’agent indien. Comme quoi, on n’est jamais trop méfiant !”

Secouant la tête, Grein remonta sur son cheval et se détourna pour reprendre sa route. M. Jarvis, l’agent indien, était un brave homme, pétri de bonnes intentions, mais cet ancien professeur d’université s’intéressait aux Apaches avec un œil tellement scientifique – au point d’écrire un livre sur eux – qu’en fait il ne les comprenait pas du tout ; enfin, pas comme on aurait pu l’attendre du représentant de l’État américain dans une grande réserve. Willy était sa fierté. Le gentil Willy, toujours souriant, qui l’aurait littéralement dépouillé de sa maison sans que l’agent ne le soupçonne. Le chef de la police apache de la réserve se démenait comme un beau diable pour pincer ceux qui volaient les bottes de l’agent, ou son manteau, ou même ses lunettes cerclées d’or, et Willy lui servait de bras droit, ce qui faisait bien rire les Indiens. Pareille situation n’incitait pas au respect.

Willy était mort maintenant. Tombé au combat, en héros. À l’heure qu’il était, son esprit devait se promener tranquillement au paradis des guerriers.

Grein encouragea le hongre d’un claquement de la langue et pressa l’allure. Rien ne croiserait plus son chemin, à présent, jusqu’aux contreforts des collines. Il pouvait relâcher sa vigilance.

3

Le terrain s'élevait peu à peu, et Grein, qui ressentait maintenant la fatigue après son effort soutenu et une nuit sans sommeil, comprit avec soulagement que sa chevauchée dans le Bassin approchait de la fin. Les étoiles pâlissaient et une subtile atténuation de l'obscurité annonçait l'imminence d'un jour nouveau. Des oiseaux des hautes terres passaient au-dessus de sa tête en gazouillant. Un gros lièvre détala devant lui et disparut dans un buisson de sauge.

De bleu, le monde devint gris perle, puis couleur lavande ; enfin, un rai de lumière jaune citron apparut à l'est, au-dessus de la masse sombre des montagnes. Chuck avançait pesamment, las mais docile, et quand Grein fit à nouveau claquer sa langue en abordant un versant plus abrupt, il réagit aussitôt. Le hongre n'avait pas épuisé ses ressources. C'était un bon cheval.

Au sommet de la pente, Grein mit pied à terre pour se dégourdir les jambes et accorder une pause à Chuck. Les rênes sur le bras, il continua à pied entre les broussailles qui lui arrivaient aux épaules, dans la direction de Mesa Encantada encore invisible à l'horizon.

La lumière se déployait peu à peu. À l'est, le ciel se teintait d'or et de rose, et de minces traînées de nuages rouges flottaient sur les montagnes qui renaissaient lentement à la couleur. Le jour nouveau s'exprimait à pleine voix maintenant. Dans chaque buisson, un oiseau chantait, célébrant avec bonheur la fin de la nuit. Des buses à queue rousse, déjà à l'œuvre, étendaient largement leurs ailes tels des cerfs-volants. Le vrombissement des insectes emplissait l'air, et toute une vie frémissait dans les broussailles. Un serpent-roi déroula ses anneaux avec une paresse trompeuse pour se mettre à l'abri.

Enfin, le soleil se leva, inondant un canyon de son aveuglante lumière. L'ombre des arbustes étincelants de rosée s'allongeait sur le sol. Chuck hennit pour accueillir l'astre montant.

Quand ils eurent regagné les basses terres, avec la plaine déroulée à perte de vue devant eux, Grein remonta à cheval et continua au pas. L'aube s'enflammait, peignant le monde entier en rose. Les contreforts des montagnes, émergeant eux aussi des ténèbres, se dessinaient plus nettement au fond du paysage.

Bientôt, Grein se leva sur ses étriers en distinguant un mince panache de fumée au pied d'un versant, à un endroit où rien ne devrait brûler. Compte tenu de la distance, il se crut d'abord victime d'une illusion d'optique due à la fatigue. Puis, ne doutant plus de sa vision, il poussa Chuck au trot.

La fumée semblait s'élever à l'ouest d'un petit village du désert nommé Tolliver. Bien sûr, ce pouvait être un feu parfaitement banal. Dans ces terres

arides, il arrivait fréquemment que le bois desséché des cahutes s'embrase d'un coup. Mais à cause du soulèvement apache, Grein considéra que l'affaire méritait attention. Les Apaches et le feu allaient bien ensemble, comme les œufs avec le bacon. Ces brutes adoraient voir des choses partir en flammes.

Il déboucha dans une vaste cuvette, étirée sur plusieurs centaines de mètres, où seuls se côtoyaient sable, pierres et cactus géants. Au loin commençait l'herbe verdoyante des hautes terres, que trouaient par endroits les pâles inflorescences des figuiers de Barbarie. Ça oui, c'était le printemps.

Un peu plus tard, ayant repris de la hauteur, il vit clairement la fumée noire au pied du versant. Par une percée entre les collines, vision irréelle et tremblante dans l'air, comme surgie d'un rêve, apparaissait la montagne sacrée des Apaches avec son sommet aplati. Il approchait du but. Là-bas se trouvait la ville de Mesa Encantada, l'avant-poste de l'armée, et la réserve des Apaches Chihuicahuis. Vu sous cet angle, éclairé par le soleil du matin, le terme de son voyage semblait tout près, mais il lui restait encore des kilomètres à parcourir.

C'était un petit ranch à toit de chaume qui brûlait. En fait, il n'en restait déjà presque plus rien. Grein se rappelait très bien l'atmosphère douillette de la maison, nichée au cœur des collines. Le propriétaire, un dénommé Collins, était un homme triste et taciturne. Un solitaire qui vivait là depuis trois ans, sans autre compagnie que les rares Apaches ou les Mexicains qui lui prêtaient main-forte de temps en temps.